

UN WEEK-END À L'EST

LE FESTIVAL
DES CULTURES
EST-OUEST

LITTÉRATURE
CINÉMA
ARTS VISUELS
DÉBATS D'IDÉES
CONCERTS

DU 23 AU 28 NOV. 2022

À PARIS

CASA
DES
DDES
OO





J'écris ce texte le jour où l'armée ukrainienne a repris Kherson. Ville du sud de l'Ukraine, Kherson est la seule capitale régionale sur deux douzaines à avoir été prise par l'armée russe depuis le 24 février. Huit mois après s'être emparée de Kherson, et environ quarante jours après avoir pompeusement déclaré que la ville faisait partie de la Russie, l'armée de Poutine a fui la ville.

C'est la troisième fois cette année que l'armée russe est mise en déroute par les Ukrainiens. La première fois, à la fin mars, les Russes ont vidé en deux jours les territoires occupés autour de Tchernihiv, Soumy, et Kyiv, craignant d'être encerclés et anéantis. La deuxième fois, en septembre, les Ukrainiens ont repris des milliers de kilomètres carrés dans la région de Kharkiv, au nord-est du pays.

Pour une raison mystérieuse, l'armée russe, autoproclamée deuxième puissance armée mondiale, non seulement cède régulièrement des territoires qu'elle avait occupés, mais bat en retraite devant l'armée d'un pays qui compte trois fois moins d'effectifs et beaucoup moins de ressources. Pourquoi ?

La réponse à cette question peut nous en dire long sur l'Ukraine, sur la Russie, mais aussi sur l'Europe et sur l'humanité. L'un des traits caractéristiques de l'histoire ukrainienne des dernières décennies est le remarquable entêtement des Ukrainiens dans leurs convictions. *Nous sommes une partie de l'Europe*, croyaient les Ukrainiens, et ils n'ont pas écouté les conseillers étrangers leur disant qu'ils ne devraient pas faire preuve d'autant d'assurance. *Nous devons devenir membre de l'Union européenne*, croyaient les Ukrainiens, et ils ont été suffisamment têtus pour ignorer l'opinion des conseillers étrangers selon laquelle, oui, peut-être un jour, mais pas maintenant. *Nous l'emporterons contre la Russie*, croyaient enfin les Ukrainiens, même pendant ces jours sombres de février, quand tout le monde pensait que Kyiv serait prise en trois jours.

Comment expliquer cette conviction, voire cette foi ? Comment expliquer le fait que des dizaines de milliers d'hommes et de femmes se soient portés volontaires dans l'armée ukrainienne sans aucune expérience militaire, croyant en la victoire de l'Ukraine ? Comment expliquer que des millions d'autres personnes aient soutenu l'armée en envoyant de l'argent, des voitures, des équipements, des vêtements, des drones et de la nourriture ? Comment expliquer que dans les territoires occupés des mouvements clandestins aient continué à afficher les symboles nationaux des Ukrainiens, au risque d'être exécutés par les soldats russes ?

Cela peut s'expliquer par un ensemble de valeurs déterminant qui se retrouve dans l'Ukraine d'aujourd'hui, et que j'appellerais *éthos du guerrier*. Par éthos du guerrier, j'entends non seulement la volonté et la capacité de se battre, quand votre communauté est en danger, mais aussi la capacité à tendre, obstinément, vers ce en quoi vous croyez, et à atteindre votre but.

L'éthos du guerrier n'est pas un particularisme ukrainien. Il est l'un des piliers fondateurs de l'Europe en tant qu'entité culturelle et politique. En redécouvrant cet ensemble de valeurs, les Ukrainiens rendent une chose essentielle à l'Europe. Certes nous recevons, avec une immense reconnaissance, l'aide de l'Europe et du reste du monde libre, mais nous donnons quelque chose en retour. Quelque chose qui peut aider l'Europe à retrouver sa foi en elle-même. À être confiante, pas seulement dans le doute de soi.

L'histoire de l'Europe a reposé sur deux piliers, deux ensembles de valeurs. Le premier était *l'agora*, la place du marché, lieu de rencontres et d'échanges. Les gens s'y rassemblaient et échangeaient des biens, de l'argent, des services, mais aussi des idées, des expressions et des expériences. Ils n'y venaient pas seulement pour gagner, mais aussi pour se réjouir des gains des autres. *L'agora* a créé un éthos bourgeois où tout le monde gagne.

Mais il existe un autre lieu, *l'agôn*, où les gens s'affrontent et se mesurent à autrui. On s'y rencontre pour décider d'un gagnant. Dans cette rencontre, l'un gagne et l'autre perd. Il n'y a pas d'échange

CE QUE L'UKRAINE REND À L'EUROPE

Par Volodymyr Yermolenko, philosophe et journaliste ukrainien, rédacteur en chef de UkraineWorld.org, président de PEN Ukraine.

possible. Si vous êtes victorieux, vous ne pouvez échanger votre victoire contre autre chose. Vous ne pouvez la vendre, vous la gardez pour toujours. Vous êtes couronné d'un statut qui pourrait s'appeler *dignitas*. Dignitas est une chose qui ne peut jamais vous être retirée, même après votre mort. *L'agôn* a engendré l'éthos du guerrier.

L'agôn et *l'agora* sont les deux piliers d'une société saine. Retirez l'un d'eux et vous ouvrirez à toutes les pathologies.

Si vous construisez une société sur la seule idée *d'agora*, vous n'obtiendrez qu'une infinité d'échanges et de compromis. Si l'échange est sans fin, un jour vous accepterez l'idée que même la vie d'un être humain peut être marchandée. Vous vendrez un être humain. Et si vous croyez que les compromis peuvent être infinis, vous pactiserez avec le diable. Un vieux conte allemand nous a mis en garde contre l'idée de faire un pacte avec le diable. Il s'appelait *Faust*. Il mettait en garde : ne tente jamais de faire un pacte avec le diable. Ne va jamais sur la place du marché avec le mal.

Mais si vous construisez une société sur la seule idée de *l'agôn*, de l'éternel combat, vous tombez dans un autre piège. Si la seule forme de relation que vous pouvez entretenir avec un être humain en est une de lutte, de combat, de compétition, de partie à un gagnant et un perdant, vous ne verrez jamais poindre une lueur de solidarité. Vous obtiendrez une société d'adversaires compétiteurs qui se transformeront progressivement en ennemis. Une société de guerre de tous contre tous.

Dans leur forme radicale, *l'agôn* et *l'agora* peuvent conduire au cauchemar, mais en eux-mêmes ils renforcent aussi une part de vérité. *L'agora* vous procure la joie de la rencontre : en faisant des gagnants de tous ses participants, chaque rencontre devient un heureux voyage. *L'agora* ouvre la voie à une joie et à une solidarité mutuelles.

Les valeurs incarnées par *l'agôn*, quant à elles, font significativement contrepoids à ce monde de solidarité. Elles dessinent des lignes rouges au-delà desquelles l'échange est impossible, où rien n'est remplaçable. Il est des choses que vous n'échangerez jamais, ne remplacerez jamais, et dont vous ne tolérerez jamais la disparition. Un être humain, un être vivant que vous aimez, votre patrie, votre dignité.

L'agôn est un régime de notre existence qui rend *l'agora* possible. *L'agora* est un régime de notre existence qui donne du sens à *l'agôn*. Nous nous battons pour protéger *l'agora*, c'est-à-dire notre bonheur commun ; mais nous sommes dans *l'agora* seulement jusqu'à une certaine limite, au-delà de laquelle l'échange équivaut à une trahison.

Après la Seconde Guerre mondiale, l'Europe a cru à *l'agora*, mais a oublié l'avertissement de *l'agôn*. Elle a bien fait d'élargir l'espace de compromis autant que possible, mais elle a commis l'erreur de penser qu'il pouvait s'étendre à l'infini. Elle a fait ce qu'il fallait pour réduire l'espace de la violence et étendre celui de la dignité, mais elle a eu tort d'oublier que la liberté doit pouvoir mordre et qu'il ne faut pas pactiser avec le diable.

L'agora a créé l'éthos bourgeois, celui de l'échange. *L'agôn* a créé un éthos guerrier, celui de la lutte et de la gloire. Après la Seconde Guerre mondiale, l'Europe a voulu croire que tout ce qui relevait de l'éthos guerrier était mal et que l'éthos bourgeois lui était existentiellement supérieur. Ce faisant, elle se fourvoyait de la même façon que se trompait le fascisme dans les années 1920-1930 en posant la réflexion inverse, selon laquelle le bourgeois est faible et pervers, et que le seul éthos possible dans une société est celui du guerrier. Il y a cent ans le fascisme a commis une erreur existentielle qui l'a conduit à des crimes horribles ; à l'opposé, l'erreur existentielle de l'Europe libérale d'aujourd'hui l'a rendue longtemps aveugle à des crimes horribles.

Le défi est de parvenir à combiner les deux : l'éthos de *l'agora* et l'éthos de *l'agôn*. La capacité de parler et d'échanger, et la capacité de se battre. L'ouverture d'un espace de dialogue et le maintien des lignes

rouges au-delà desquelles le dialogue n'est plus possible.

Aujourd'hui, l'Ukraine peut être considérée comme un exemple de la réalisation de cette double articulation. Elle découvre ces équilibres difficiles non pas parce qu'elle est unique. Mais parce que sa situation existentielle, entre vie et mort, entre l'« être ou ne pas être » d'Hamlet, lui enseigne que cet équilibre est vital. Car si vous étendez trop l'éthos de *l'agora*, vous devenez vulnérable, sourd aux menaces, privé de votre capacité de réaction, et vous finissez par mourir. Si vous étendez trop l'éthos de *l'agôn*, vous devenez cruels, sans pitié pour les autres, incapables de solidarité, ennemis de tous, et vous finissez aussi par mourir.

L'Ukraine rappelle aujourd'hui à l'Europe ce qu'elle a tendance à oublier de son héritage politique et culturel : l'éthos guerrier, l'esprit *d'agôn*, à la fois pendant de l'éthos bourgeois, de la joie de *l'agora*, et son contrepoids.

Pendant trop longtemps au cours des dernières décennies, l'Europe a essayé d'élargir l'espace du compromis. De s'engager dans un échange – échange d'argent et de biens, mais aussi d'idées et de perceptions – avec quelqu'un d'intéressé par le pouvoir, la domination et la violence et non par l'échange.

Pendant trop longtemps, l'Europe a occulté l'avertissement contenu dans le *Faust* et a tenté de pactiser avec le diable. Par « diable » je ne désigne personne en particulier ; j'entends un climat de cynisme, de dévalorisation des mots, des idées, des actions et des valeurs, qui finit par nous faire perdre toute confiance et nous faire croire que tout est interchangeable. L'aspect « diabolique » de notre nature ne se manifeste pas seulement sous la forme de tueurs cruels, mais aussi sous celle du cynisme et du rejet de la singularité de notre existence. Le diable apparaît dans notre monde dès que nous admettons que tout peut être échangé contre tout autre chose, que tout est remplaçable.

Plus que tout, la guerre nous enseigne qu'être humain signifie, entre autres, chérir l'irremplaçable. Elle nous fait comprendre qu'aucun être humain ne peut être remplacé. Que la perte de chaque personne est une tragédie cosmique. Que nos foyers sont irremplaçables. Que nous ne pouvons pas en changer comme nous changeons de vêtements. Plus encore, que même nos vêtements sont irremplaçables, du moment qu'ils sont investis de l'amour et des soins humains, en objets que nous chérissons. Que nous pouvons pleurer la perte des choses comme s'il s'agissait de créatures vivantes. Que la patrie est irremplaçable, non pas parce que nous pensons que la nôtre est meilleure que celle des autres, mais parce que notre terre est partie de notre essence et de notre destinée, de nos familles, de nos histoires, que c'est la terre à laquelle nous sommes enracinés, celle qui se souvient de nos joies et de nos peines et de celles de nos parents et de nos grands-parents.

Irremplaçable est ici le mot-clef. Qui n'est pas sujet à l'échange, qui ne peut faire l'objet de marchandage ni de négociations.

Peut-être est-ce exactement ce que nous appelons dignité.

Traduit de l'anglais par Olivier Pratte et Suzanne Côté

UNE PRESSE LIBRE POUR UNE UKRAINE LIBRE

26 NOV. 15H
Librairie Polonaise,
123 boulevard Saint-Germain Paris 6^e
Lancement de la série de podcasts « L'Ukraine face à la guerre ». Avec **Tetyana Ogarkova**, politiste, journaliste responsable du département international de l'ONG Ukraine Crisis Media Center.

NOVA UKRAÏNA

28 NOV. 18H
lNaLCO, 65 rue des Grands Moulins Paris 13^e
Avec l'historienne **Iryna Dmytrychyn**, responsable des études ukrainiennes à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales.

UN WEEK-END AL'EST

UN WEEK-END AL'EST

RESTERA LA POÉSIE

Connu pour ses recueils de poèmes *Dancing in Odessa* et *République sourde*, récemment traduit en français (par Sabine Huynh, Christian Bourgois Éditeur), Ilya Kaminsky est le parain du festival Un Week-end à l'Est 2022. Nous avons discuté avec lui de son attachement à Odessa, dans le contexte d'incertitudes actuel, mais aussi du festival, de la littérature ukrainienne, de l'importance de la poésie et de ses projets futurs.

C'était le moment de partir (je suis venu en Ukraine volant jusqu'en Moldavie, conduisant jusqu'à Odessa, puisque l'Ukraine est devenue zone d'exclusion aérienne, la voiture préparée pour franchir la frontière avec eux) ma tante a demandé pourquoi j'étais si maigre, *est-ce que je mangeais assez* ? et mon oncle a hurlé que ma tante avait enseigné la musique dans cette ville pendant quarante ans, que la moitié de la ville était de ses anciens élèves et tant pis si la moitié de la ville est partie et a été remplacée par des sacs de sable et des obstacles antichars. Mais ils veulent rester, parce qu'Odessa est le lieu où ils ont vécu toute leur vie. Comment c'était à Odessa ? C'était l'été, tout le monde était dans la rue, dans les restaurants, etc., la jovialité typique d'Odessa (qui fut longtemps réputée pour être la ville où faire la fête dans l'ancienne URSS). Typiques, aussi, ces jours-ci, les sirènes de raid aérien, au moins trois-quatre fois par jour, alors nous nous sommes assis, au restaurant, pendant que la sirène de raid aérien retentissait. Et les gens continuaient à porter des toasts. Surréaliste au possible.

Mais là encore ce genre d'attitude n'est pas surprenant. Quand la guerre a commencé, j'écrivais frénétiquement à ma famille et à mes amis pour leur demander ce que je pouvais faire, comment je pouvais aider. J'ai envoyé un mail à un vieil ami, journaliste à Odessa : s'il te plaît, dis-moi ce que je peux faire pour toi, je voudrais vraiment t'aider. Et il m'a répondu : Poutine passera. Si tu veux aider, envoie-nous des poèmes et des essais. Nous créons un magazine littéraire. Et cela au milieu de la guerre. Imaginez.

Pouvez-vous nous dire quelques mots au sujet de la littérature ukrainienne, que le festival célébrera de différentes façons, et dont nous ne savons encore que bien peu en France ?

La littérature en Ukraine est très variée, il faudrait bien plus qu'une brève interview, ou un festival, pour y être introduit. Mais c'est un commencement et j'en suis très reconnaissant. Ce qui serait vraiment d'une grande aide, c'est que les gens admettent la nécessité de la poésie, et combien la situation en Ukraine nous le rappelle, combien les gens eux-mêmes s'en souviennent. Laissez-moi vous raconter une histoire : quand la guerre a commencé et que Kyiv était sévèrement bombardée, une amie ukrainienne m'a envoyé un mail à propos de nuits entières passées dans les stations de métro de Kyiv – lesquelles servaient d'abri anti-aérien – à réciter des poèmes pour elle-même et pour ceux qui l'entouraient afin de ne pas perdre la tête. Quand elle s'est lassée, elle s'est mise à traduire ces poèmes en d'autres langues, pour garder le moral. Les critiques occidentaux demandent souvent si la poésie

compte. Je réalise maintenant que la seule réponse valide à cette question est : est-ce que les critiques comptent ?

Si une personne s'abritant sous la terre tandis que sa ville est bombardée récite des poèmes comme moyen de survie – pour s'apaiser et apaiser les autres – c'est toute la preuve dont j'ai besoin que la poésie compte. Mais nous, humains, l'avons toujours su.

Quels sont vos projets les plus récents et à venir ?

Au festival, je présenterai mon dernier livre, *République sourde* – l'histoire en vers d'un pays où, lors d'un rassemblement public, un soldat de la troupe d'invasion abat un enfant sourd. En réponse à ce meurtre, la communauté entière décide de protester en refusant d'entendre les autorités et leur refus est coordonné par la langue des signes qu'ils inventent et que ne parlent pas les autorités. *République sourde* est une fable qui a été publiée à l'origine en 2018, mais elle comporte des éléments de réalité qui se produisent aujourd'hui.

Pour ce qui est de mon travail récent, j'écris toujours des poèmes et des essais et, ces jours-ci, je traduis également beaucoup de poèmes et de témoignages de personnes vivant en Ukraine.

Entretien réalisé avec l'Institut français. Traduit de l'anglais par Suzanne Côté

OUVERTURE DU FESTIVAL

23 NOV. 17H30
Beaux-Arts de Paris,
14 rue Bonaparte Paris 6^e
Avec l'écrivain **Andrei Kourkov**

« LA RÉVÉRBÉRATION D'ODESSA »

26 NOV. 17H
Librairie Polonaise,
123 boulevard Saint-Germain Paris 6^e
Avec l'artiste **Yelena Yemchuk**

« POÉSIE EN MUSIQUE »

27 NOV. 11H
Théâtre de la ville — Espace Cardin,
1 avenue Gabriel Paris 8^e
Avec la poète **Katerina Babkina**, les comédiens **Serge Maggiani** et **Valérie Dashwood** et les musiciens **Felix Shinder** et **Ivan Netepenko**

Citizens of Kyiv



Les guerres commencent toujours quand on ne s'y attend pas et au mauvais moment. Quand la guerre a commencé, je dormais. Je m'attendais à ce que la guerre débute dans le Donbass, mais je ne m'attendais pas à une telle folie. Tout le monde était en état de choc, à en juger par les fils d'actualité sur les réseaux sociaux. J'ai passé les premiers jours devant mon ordinateur. Je publiais constamment des informations sur mon fil d'actualité Facebook afin qu'elles soient vues par le plus grand nombre de personnes possible. Cela s'apparentait au travail d'un éditeur de photos sur les réseaux sociaux. Par ailleurs, je me trouvais dans une situation matérielle difficile, puisque je n'avais plus d'argent. Dans les premiers jours de la guerre, des amis américains et slovaques m'ont aidé.

Je restais à la maison, à Kyiv, rive gauche. Les transports en commun pour se rendre rive droite ne fonctionnaient pas, et il fallait y aller à pied ou trouver un conducteur avec une voiture. Les gens passaient plusieurs heures dans les embouteillages pour franchir les nombreux postes de contrôle afin de se rendre dans le centre, rive droite, car beaucoup quittaient la capitale, craignant qu'elle ne soit prise.

C'est là, rive droite, que vivait ma fille de 16 ans. J'ai fini par la joindre, et je lui ai demandé de quitter la ville, ce à quoi elle a répondu : « Papa, pourquoi est-ce que je dois partir ? C'est ma maison, mes amis vivent ici, c'est notre pays, notre terre ! »

La guerre s'est rapprochée de chez elle : un matin, en sortant sur le balcon, elle a vu les hélicoptères de l'armée russe. Pourtant, cela ne l'a pas convaincue de partir. Sa mère et elle se sentaient relativement en sécurité, et elles se sont portées bénévoles pour préparer et apporter de la nourriture aux soldats des postes de contrôle. J'ai conseillé à ma fille de filmer tout ce qu'elle voyait. Au bout de trois semaines, j'ai tout de même réussi à l'envoyer en Slovaquie, chez des amis cinéastes. Aujourd'hui, Naštia a appris le polonais et est entrée à l'école de cinéma de Cracovie pour devenir cadreuse.

Les défenseurs de Kyiv étaient prêts à faire face à l'invasion ennemie. Des files de volontaires s'étaient devant les bureaux de recrutement. Les troupes russes allaient très probablement entrer dans Kyiv et des combats de rue allaient éclater. J'espérais qu'il était de mon devoir de documenter tout cela. La photographie, c'est mon moyen de lutte. L'arme que je sais manier, c'est mon appareil photo. Pendant la première semaine de la guerre, ma compagne et sa fille de 12 ans vivaient dans mon appartement. Lorsque nous entendions des explosions ou les sirènes an-

Vous aurez peut-être remarqué sa série « Citizens of Kyiv », présentée à Arles cette année. Né à Louhansk, Alexander Chekmenev vit aujourd'hui à Kyiv, où il travaille comme photojournaliste. Ses photos, qui ont fait la couverture de grands journaux tels The New York Times, Times Magazine et Libération, se distinguent par le regard empreint de profonde empathie qu'il porte sur la marge et ses laissés-pour-compte. Il était l'un de nos invités pour l'édition consacrée à Kyiv, en 2017. Nous voulions savoir s'il allait bien. Voici sa réponse.

TÉMOIGNER

nonçant une attaque aérienne, nous nous cachions dans la petite chambre noire où je développais mes photos. À la fin de la première semaine, la panique s'est accentuée chez la petite fille et elle a commencé à avoir des crises d'angoisse. Elle pleurait et criait qu'elle ne voulait pas mourir. Pour moi, ces moments ont été les plus difficiles.

Face à cette fin imminente, je pensais à mes clichés. Ils avaient déjà été numérisés, et j'avais passé plusieurs heures à télécharger des téraoctets de données sur Google Drive. Ensuite, j'avais transmis les codes d'accès à mes proches.

En tant que photographe et en tant qu'homme, lorsqu'une telle catastrophe se produit, j'estime qu'il faut d'abord sauver la vie des femmes et des enfants, les envoyer en lieu sûr, puis sauvegarder les archives photographiques, et ensuite seulement, penser à soi. Une semaine après le début de la guerre, j'ai réussi à faire évacuer ma compagne et sa fille.

Une semaine après le début de l'invasion militaire, la rédaction du *New York Times Magazine* m'a demandé de réaliser huit à dix portraits de Kieviens restés dans la ville. Pour cela, on me donnait trois à quatre jours. J'ai tout de suite compris que ces portraits seraient photographiés dans le style de ceux des sans-abris que j'avais réalisés pendant de nombreuses années. De fait, depuis le 24 février, plusieurs millions d'Ukrainiens se retrouvaient littéralement « sans abri », du simple citoyen au président.

Il s'est avéré que le transport n'était pas le seul problème : le problème était de trouver des gens, car Kyiv était vide. On se serait cru pendant le confinement, au moment de la première vague de COVID-19. Lorsque la rédaction a reçu les premiers portraits, elle m'a accordé le temps supplémentaire nécessaire. Au total, j'ai réalisé 27 portraits en 11 jours, et 24 d'entre eux ont été publiés dans le magazine.

Après la publication dans le *New York Times Magazine*, j'ai reçu une proposition d'un éditeur de photos du *Time Magazine*. Il s'agissait de réaliser trois couvertures, dont la première représentait le Président Zelensky photographié dans son palais présidentiel à Kyiv, le 19 avril 2022.

Après avoir commencé mon projet à Kyiv, j'ai compris que je devais continuer à photographier dans les territoires libérés au nord de la ville. J'ai commencé dans l'oblast de Kyiv – Irpin, Boutcha, Gostomel, Borodianka, puis j'ai continué dans l'oblast de Tchernihiv, à Yahidne et Novosselivka.

Avec un groupe de trois cents journalistes accrédités, je me suis notamment rendu à Boutcha où on nous a montré

les corps mutilés et calcinés de six civils, jetés aux ordures. Je ne les oublierai jamais.

J'ai commencé à me déplacer et j'ai rencontré des personnes formidables, comme cette femme, dont la maison avait brûlé, qui n'avait plus rien, et qui n'a pas hésité à aller chercher dans sa cave de la confiture pour nous l'offrir. Elle était prête à nous donner tout ce qu'il lui restait. Ou encore ces personnes que nous venions de rencontrer, qui nous ont invités chez elles et offert le repas.

À ce jour, j'ai réalisé 98 portraits et je suis à la recherche d'un éditeur.

PS : Lorsque les troupes russes se sont retirées de Kyiv, sur la route de Boutcha gisaient, les uns sur les autres, cinq corps de femmes dénudés et calcinés. On les avait aspergés d'essence pour les brûler afin de dissimuler les traces d'un crime.

PPS : J'ai conservé cette vidéo filmée par des habitants sur un téléphone pour le tribunal de La Haye.

Traduit du russe par Séverine Renaux, en collaboration avec l'agence Ethitra

Alexander Chekmenev
Photographe
Ukraine, Kyiv
alexanderchekmenev.com



L'ESPRIT DE RÉSISTANCE

Depuis le début de la guerre Serhiy Jadan n'écrit plus. Il se consacre à l'aide humanitaire et au soutien à l'armée ukrainienne. *C'est une question d'empathie, explique-t-il. Quand tu vois chaque jour des gens tués, des maisons détruites, parler des conventions de la littérature ou de la culture, ce n'est pas très honnête je trouve. Ce n'est sans doute pas la bonne démarche, peut-être qu'il faut écrire en temps de guerre. Mais je n'en ai pas l'envie. Tu comprends que la réalité est plus forte désormais (La Croix, juillet 2022).* Mais il continue de jouer avec son groupe, dans le métro, dans les abris antiaériens, pour remonter le moral des gens. Écrivain et poète culte, rock star et militant, Serhiy Jadan a reçu le 23 octobre dernier le Prix de la paix des libraires allemands 2022 pour « son œuvre artistique remarquable et son action humanitaire, tournée vers les personnes victimes de la guerre, qu'il aide au péril de sa vie ». Plus tôt, cette année, il avait également reçu pour son roman *L'Internat* (traduit de l'ukrainien par Iryna Dmytrychyn, Éditions Noir sur Blanc, 2022) le Prix Hannah-Arendt pour la pensée politique.

L'ÉTAU

L'Internat se déroule en 2015. Où, précisément, nous ne le savons pas. Dans un espace transformé par la guerre, fait de neige sale, de boue, de voitures et de chars calcinés, de silhouettes noires de pommiers qui ne donnent plus de fruit, de champs de tournesols morts debout, de steppes glacées, de maisons coupées en deux, de cadavres d'humains et d'animaux. Quelque part dans le Donbass aux prises avec le conflit entre séparatistes soutenus par Moscou et ceux qui n'ont rien demandé, qui veulent vivre sans se poser de question, ne lisent pas les journaux et n'écourent pas les infos. Ceux qui ne se souviennent pas pour qui ils ont voté la dernière fois, ceux qui ne veulent pas prendre parti. Comme Pacha, « un simple prof de langue », qui se laisse convaincre par son père de traverser la ligne de front pour aller chercher son neveu, Sacha, placé à l'Internat par sa sœur, alors que la guerre se réferme comme un étai sur la ville que les oiseaux ont désertée.

L'armée régulière a reculé, dans quelques heures le « nouveau pouvoir » occupera ses anciennes positions. Jadan nous plonge dans la nuit avec une grande force d'évocation et une rare acuité. Dans un style qui lui est propre, cru, direct et imagé, il donne forme au chaos, dans un grand livre qui tient à la fois du témoignage et de la poésie. Les indications de lieu sont floues. On marche à l'aveugle : les routes sont effacées, impraticables ou trop exposées aux tirs. Les positions ne sont pas claires. Personne ne sait rien des combattants : « Qui sont ces gens ? Comment leur parler, pour expliquer quoi ? ». On distingue à peine leurs uniformes. Les drapeaux à leurs chars n'ont plus de couleurs. Ce qu'on sait, c'est qu'ils sont venus un jour, de plus en plus nombreux, avec leurs baskets blanches toutes neuves, probablement acquises récemment, peut-être même pour ce pays, pour cette guerre.

Jadan parvient à faire ressentir le sentiment d'irréalité qui accompagnent ces temps chavirés. La peur omniprésente, même chez les pigeons et les chiens. Peur des hommes, tous tueurs potentiels. Peur d'être pris pour cible. Peur de ne pas pouvoir expliquer aux postes de contrôle pourquoi on est sorti de chez soi, parce que sorti de chez soi est devenu anormal et suspect. L'angoisse, les regards méfiants, les gestes hostiles. L'urgence, « il faut partir d'ici ». La colère devant les petits truands qui tirent profit du branle-bas, comme ce chauffeur de taxi qui demande un prix exorbitant pour sa course : « on a eu peur ensemble, on a tremblé ensemble, pourquoi me plumer maintenant » ? Le sentiment de responsabilité et d'impuissance devant les femmes et les enfants que nous n'avons pas su protéger. Les « personnes déplacées » qui, dans la précipitation du départ, n'ont emporté que le peu qu'elles pouvaient, un bijou, des ustensiles de cuisines, les oreillers, qu'elles serrent contre elles de peur qu'on leur enlève et qu'il ne leur reste plus que la faim et le froid. Les autres, qui sont restées, au risque de finir criblées de balles.

Où a-t-elle laissé ses vêtements ? Où est sa maison ? Quand est-ce qu'elle la retrouvera ? La moitié d'entre eux n'a plus de maison : ils se sont dispersés dans les bourgades alentour, en sont sortis en wagons interminables, se sont perdus à travers le monde. Com

bien de temps leur faudra-t-il pour revenir ? Et lorsqu'ils reviendront, reconnaîtront-ils leur maison ? Car avant, tout cela avait un aspect complètement différent. Aujourd'hui, il est difficile d'y reconnaître quoi que ce soit : des logements sans voix, des rues sans lumière, des places sans oiseaux.

DE L'INTERNAT À LA PRISE DE CONSCIENCE ET À LA NAISSANCE D'UN ESPRIT DE RÉSISTANCE

« L'histoire est une chose que personne n'a le droit de vous prendre ». Ces mots, Jadan les fait dire à un journaliste étranger qui, pour être cynique et blasé, n'en reste pas moins éclairé. Il y aura aussi les mots de Nina, la courageuse directrice de l'Internat, qui semonce : *cela fait longtemps qu'il fallait prendre position et décider de quel côté vous êtes.* Au gré des rencontres, de refuges en cantines, le long d'interminables marches, avec des inconnus, vers des lieux incertains, Pacha se transforme. *L'Internat* tient du roman initiatique. Trois jours dehors, avec la guerre aux trousses et la mort qui rôde, auront suffi pour que de prof sans histoire Pacha se révèle à lui-même un homme alerte et fort, capable de courage, un homme digne, qui se préoccupe du sort des autres, qui sait ce que signifie aimer, écouter, protéger, et ce que signifie le mot maison, rentrer à la maison. À la fin du livre, changement de narrateur : c'est à Sacha que Jadan confie les mots de la fin, et nous comprenons que cette métamorphose qui s'est accomplie chez Pacha a germé aussi chez Sacha et qu'elle vaut aussi pour demain, pour l'avenir. Impossible de lire ce livre aujourd'hui sans se dire que cet avenir a sans doute déjà commencé. Qu'il a commencé en février, et sans doute bien avant, avec le grand souffle de résistance qui soulève l'Ukraine.

« LES PRÉMISSSES D'UNE GUERRE »

24 NOV. À 19H
Maison de la poésie,
Passage Molière 157 rue Saint-Martin Paris 3^e
Serhiy Jadan, rencontre **Julie Clarini**,
cheffe du service Idées de L'Obs.
Réservation auprès de la Maison de la poésie
Tarifs 8€, gratuit pour les adhérents

CONCERT DES JADAN I SOBAKY

23 NOV. À 20H
MPAA / Saint-Germain, 4 rue Félibien Paris 6^e
Réservation sur HelloAsso.com
Tarifs 8€ / 12€

RECONSTRUIRE L'UKRAINE

Martin Duplantier est architecte, urbaniste et président d'AMO, une association dédiée à la culture architecturale. Très lié à l'Ukraine, il se dévoue depuis le début de la guerre en agissant à la fois dans le temps court, fait d'urgence, et dans le temps long, en s'attaquant dès maintenant au sujet de sa reconstruction. Il exprime ici toute son admiration pour les Ukrainiens qui, pour lui, ont déjà remporté la victoire « dans les cœurs et dans les esprits ».

Vous êtes très lié à l'Ukraine. Quelle image avez-vous de ce pays ?

J'ai l'image d'un pays vaste, divers, à l'histoire riche et au passé contrasté. À la gastronomie fabuleuse et à la créativité trop méconnue. J'ai l'image de plusieurs Ukraine, des paysages merveilleux des Carpates aux plaines du Sud, des villes aux fortes personnalités comme Lviv et Kharkiv, en passant par Poltava et Odessa. Mais j'ai surtout vu un peuple qui s'est uni pour ses valeurs, qui s'est battu pour sa liberté et qui fait preuve, en si peu de temps, d'une maturité démocratique époustouflante.

Dès le début de la guerre vous avez été happé par l'urgence de la situation de vos proches en Ukraine, famille et amis. Mais dès la fin du mois de février, par le biais de l'association que vous dirigez, AMO, votre aide a changé d'échelle : vous avez lancé une vaste campagne pour accueillir vos consœurs et confrères touchés par la guerre. En réponse à la destruction du pays, vous avez constitué une équipe d'architectes qui s'est aussitôt attaqué au sujet de sa reconstruction. Quel est le bilan des pertes aujourd'hui ?

Nous nous sommes en effet attachés à répertorier les pertes patrimoniales : elles sont abyssales. Les édifices remarquables, qu'ils soient publics ou privés, d'époque lointaine ou du XX^e siècle. L'Ukraine a un patrimoine d'une diversité incroyable, c'est vraiment un livre ouvert sur l'histoire. Ce qui m'a le plus frappé dans ces recherches, c'est la capacité de ces villes, plutôt à l'Est du pays, à se reconstruire plusieurs fois sur elles-mêmes. Des éléments structurants, comme la gare, peuvent voir leur position dans la ville bouger plusieurs fois au cours du siècle passé : c'est le destin cruel de ces territoires qui ont été le théâtre de combats successifs. Nous nous sommes concentrés sur 5 territoires : Mykolaïv, Soumy, Kharkiv, Tchernihiv et Marioupol. Malheureusement, pour ce dernier, nos recherches ont dû vite s'arrêter. Pour les quatre autres, nous avons des contacts sur place qui nous aident à croiser les informations que nous glanons ici et là. Un vrai travail d'archivage est aussi nécessaire : ces archives sont plus ou moins exhaustives et elles sont dispersées sur tout le territoire, rendant la tâche compliquée.



Aujourd'hui, nous sommes dans la phase de mise à jour des cartes des pertes patrimoniales et en même temps dans la phase projet : à Boutcha, pour un centre culturel franco-ukrainien, et Tchernihiv pour la reconstruction du premier musée de la culture ukrainienne, dans l'Oblast de Tchernihiv pour préparer le long terme, et dans les écoles à travers le pays, où nous développons un programme pour construire des abris anti-bombes à double usage. On articule donc temps court et temps long, projets structurants et micro-échelle.

Comment ces pertes sont-elles vécues par les Ukrainiens ? L'identité d'une ville et de ses habitants est intimement liée à son paysage architectural...

Ces pertes sont une atteinte à l'identité d'un peuple, de sa culture, de son lien au territoire. Il est très important, avec nos confrères ukrainiens et nos partenaires sur place, de faire pédagogie à ce sujet : en temps de guerre, il paraît plus essentiel de se concentrer sur l'aide humanitaire et sur les premiers besoins. C'est tout à fait vrai et légitime. Mais il faut aussi regarder le temps plus long et la stratégie d'annihilation culturelle qui sous-tend ces attaques sur les cœurs historiques et sur les bâtiments emblématiques d'un lieu. Nous allons organiser courant décembre à Kyiv une grande conférence sur le sujet patrimonial afin de fédérer et de faire adhérer le plus grand nombre de décideurs à cette stratégie de protection.

Comment, concrètement, reconstruire un patrimoine détruit ? Peut-on reconstruire à l'identique ? Est-ce souhaitable ?

Il n'y a pas de recette toute faite. Nous allons nous appuyer sur l'expertise française en la matière, via la Cité de l'architecture par exemple, afin de faire valoir une approche fine et réaliste. Le choix de reconstruire ou pas à l'identique revient au peuple ukrainien : on a tous en tête des exemples à Reims, Berlin, Dresde, ou même Notre-Dame, qui peuvent à chaque fois s'expliquer et générer un lien avec le passé et une identité potentiellement renouvelée.

C'est un chantier vertigineux, sans doute votre plus grand engagement en tant qu'architecte. La guerre a été le révélateur pour les Ukrainiens d'une force de mobilisation et de résistance extraordinaire. Avez-vous appris de vous-même et de la profession depuis février ?

J'ai surtout beaucoup appris des Ukrainiens et de leur formidable capacité à se mobiliser, à s'entraider, à faire corps coûte-que-coûte. L'absence de haine dans leur discours m'a aussi beaucoup inspiré... Je n'ai entendu aucun mot haineux lors de mes passages là-bas. Même à Boutcha, même à Irpin ou plus récemment à Izioum, fraîchement libérée de sept mois d'occupation. C'est incroyable. Quelle force d'esprit ! J'ai en revanche entendu beaucoup d'humour dans les discussions, et un optimisme à toute épreuve. Au fond, ils ont en quelque sorte déjà gagné la guerre, dans les cœurs et dans les esprits. Il faut maintenant la gagner sur le terrain. Et pour ce qui est de mon engagement en tant qu'architecte, je crois que l'essence même de l'architecture est de protéger les corps, mais aussi les esprits : l'architecture est à la fois une carapace commune et un moment de culture. Un trait d'union entre les générations, entre un lieu et des habitants. Alors, oui, quand on fait face à ces situations d'horreur et de terreur, on sort de sa condition d'Européen de l'Ouest, et on fait corps avec ceux qui défendent nos valeurs et notre liberté. Nous le devons à tous ces garçons et ces filles qui tombent sur le front.

« RECONSTRUIRE L'UKRAINE »

26 NOV. 17H
Centre tchèque de Paris, 18 rue Bonaparte 6e
Rencontre avec l'architecte **Martin Duplantier** et la journaliste **Natalya Guzenko Boudier**, présidente de l'association culturelle franco-ukrainienne *Amuse A Muse*.

SANS CLICHÉS

**« D'HIER À AUJOURD'HUI :
COMPRENDRE L'UKRAINE »**

24 NOV. 19H

Bibliothèque André Malraux,
112 rue de Rennes Paris 6^e

Dialogue entre **Alexandra Goujon**
et l'écrivain **Cédric Gras**.

Rencontre animée par **Lou Héliot**,
journaliste pour le *Le 1 Hebdo*.

Spécialiste de l'Ukraine, Alexandra Goujon est politiste, maître de conférences à l'Université de Bourgogne et enseignante à Sciences Po Paris. Dans son dernier essai, *L'Ukraine, de l'indépendance à la guerre* (Le Cavalier Bleu éditions, 2021), elle évoque les idées reçues qui sous-tendent trop souvent notre perception de l'Ukraine. Pour un regard lucide sur l'Ukraine, la politique de la Russie et le rôle de l'Occident.

Alexandra Goujon, que pensez-vous de la couverture médiatique face à l'Ukraine ? Pensez-vous que notre compréhension de ce pays, notamment par la reconnaissance d'une communauté de valeurs, est meilleure aujourd'hui ?

La couverture médiatique est dense. Elle se concentre souvent sur les événements les plus immédiats. Mais de nombreux articles ont été publiés sur l'identité et la société ukrainiennes, notamment au début de l'invasion russe de l'Ukraine en février 2022. J'espère que ces articles de fond ont permis d'avoir une meilleure connaissance et surtout d'éviter de se concentrer sur les fractures internes au pays qui étaient le leitmotiv médiatique régulier depuis des années. Une communauté de valeurs s'était déjà formée au moment de Maidan même si les événements liés à la Révolution de 2013-2014 pouvaient être différemment appréciés. Les idées de liberté, de démocratie et d'État de droit sont largement partagées, ce qui entraîne une différenciation grandissante entre les sociétés ukrainienne et russe, sachant que la Russie est devenue impérialiste mais aussi profondément autoritaire.

Le titre de votre livre établit un lien entre indépendance et guerre. Est-ce que les événements cruciaux des dernières années jusqu'à cette guerre aujourd'hui, tout en la meurtrissant, s'inscrivent pour l'Ukraine dans un processus de consolidation de son identité et de sa souveraineté ?

Le lien entre indépendance et guerre ne s'impose pas de lui-même. Il s'agit d'un processus lié au fait que la Russie n'accepte pas l'indépendance de l'Ukraine. Mais les Ukrainiens n'ont pas voulu la guerre et leur indépendance n'est pas agressive ni menaçante pour la Russie. Aujourd'hui les Ukrainiens sont engagés dans une lutte pour l'indépendance qui est, en effet, meurtrière parce que les dirigeants russes ont décidé de briser cette indépendance par une politique de soumission et d'annexion de parties de leur territoire. La guerre consolide le patriotisme ukrainien parce qu'elle le met à l'épreuve et que la résistance civile et militaire qui s'est exprimée depuis février 2022 témoigne de la force de ce patriotisme.

Craignez-vous que les Occidentaux ne finissent par abandonner les Ukrainiens à leur sort si la guerre se prolonge ?

Les Ukrainiens craignent cet abandon en se référant à l'attitude insuffisamment ferme des Occidentaux après 2014 et l'annexion de la Crimée, mais aussi à l'après Première guerre mondiale où les Occidentaux n'ont pas soutenu l'indépendance de l'État ukrainien. La communication du président ukrainien vise à maintenir l'attention permanente des alliés de l'Ukraine en demandant le maintien des livraisons d'armes et le durcissement des sanctions à l'égard de la Russie. La crainte est également liée à un éventuel relâchement de la position occidentale face à Vladimir Poutine si jamais ce dernier propose un jour une porte de sortie. Les demandes ukrainiennes sont non seulement l'intégrité territoriale, donc le retrait des troupes russes de tout le territoire ukrainien, et des garanties de sécurité pour empêcher une nouvelle invasion russe.

Quelles impressions avez-vous rapportées de votre dernier voyage en Ukraine ?

Je suis allée à Kyiv et à Lviv où la vie suit son cours (bars, restaurants, quelques spectacles, expositions) malgré les bombardements occasionnels et les combats intenses sur la ligne de front. À Kyiv, les habitants subissent des coupures d'électricité qui sont liées aux bombardements des infrastructures par l'armée russe au mois d'octobre et qui sont inégales selon les quartiers mais qui paralysent régulièrement la vie quotidienne. Les rues et les bâtiments ne sont pas éclairés le soir alors que la nuit tombe très tôt. À Lviv, le quotidien des gens est moins sous pression même si les sirènes d'alerte à la bombe sont régulières et, en deux jours (9-10 novembre), les funérailles de quatre soldats ont été organisées.

Vous recevrez un prix pour votre livre le 28 novembre, pouvez-vous nous en dire quelques mots ?

Il s'agit du prix Nathalie Pasternak de l'association Perspectives ukrainiennes, qui vise à récompenser une œuvre qui permet de faire découvrir l'Ukraine en France sous un angle nouveau en sortant des ornières des idées reçues. L'association a été créée en 2008 et cherche à promouvoir l'Ukraine dans toute sa diversité et, depuis février 2022, elle se donne également pour objectif de venir en aide au peuple ukrainien par des actions humanitaires et caritatives. L'ouvrage est également co-lauréat, en 2022, du prix du livre « Mieux comprendre l'Europe » de la fondation Jean Monnet pour l'Europe.



L'AUTRE GUERRE, DES FEMMES SUR LE FRONT

Masha Kondakova est née à Kyiv en 1989. Pendant trois ans, la jeune réalisatrice a filmé trois combattantes sur le front, dans l'Est de l'Ukraine. Elle dresse un portrait saisissant de ces femmes pour qui la véritable guerre se joue ailleurs. Si elle a risqué sa vie pour réaliser *Inner Wars*, ce film, dit-elle, l'a également sauvée.

Masha Kondakova, où vivez-vous actuellement ? Votre famille se trouve toujours en Ukraine ?

J'habite à Paris, où je viens de soutenir mon deuxième diplôme Master 2 pro de scénario, réalisation et production à la Sorbonne. J'ai rapatrié ma mère et ma sœur de Kyiv quand des explosions ont éclaté tout près de leur immeuble. Mon père, physicien et professeur à l'université, a refusé de partir, mais il a tenu à ce qu'elles le fassent, car c'était la seule manière de les protéger.

***Inner Wars* (2021) est votre deuxième film documentaire. Qu'est-ce qui vous a poussée à vous rendre sur le front dans le Donbass où vous avez tourné pendant trois ans ?**

Honnêtement, je ne sais pas. Le sentiment du devoir. Je ne pouvais faire autrement. Après avoir interviewé près de cinquante femmes revenues de la ligne de front, j'ai compris que je devais aller chercher un personnage qui s'y trouvait toujours. Et je l'ai trouvé ! Lera Burlakova, une journaliste qui a rejoint l'armée comme volontaire en 2014. Elle a rencontré l'amour de sa vie sur le front, mais une semaine avant leur mariage, son chéri a explosé sur une mine terrestre et a perdu la vie. Depuis, Lera est devenue indestructible.

Le film aurait pu être centré uniquement sur elle. Mais l'idée m'a traversée d'appréhender la guerre en trois dimensions : le passé, le présent et l'avenir ; la peur, la colère et l'amour.

C'est ainsi que j'ai trouvé Ira, qui a survécu après l'explosion d'une mine terrestre. Une personne fragile et très complexe. Par un heureux hasard, j'ai rencontré « la Sorcière ». C'est le surnom d'Elena, qui commande l'unité d'artillerie. Elle a perdu sa famille à cause de la guerre, mais elle a trouvé l'amour sur le front. Pour moi, elle représente l'avenir, car l'amour est la lumière qui éclaire l'avenir.

C'était important pour moi de documenter ce sujet des femmes combattantes et l'arrière-plan de ce qui se joue pour elles. Sachant qu'encore en 2016 les femmes n'occupaient pas le poste de combattantes dans l'armée. Si elles parvenaient à intégrer une unité d'artillerie ou d'infanterie,

c'était à titre de cuisinière ou de couturière. Une femme combattante n'existait pas. En 2016, près de cent positions ont été ajoutées. Aujourd'hui, il y a 23 % de femmes dans l'armée ukrainienne. Ce qui est énorme. Pendant mes recherches, la façon qu'avaient les journalistes d'évoquer en les ridiculisant les femmes soldats, à une époque où il y en avait encore peu, m'a aussi incitée à faire ce film. Je voulais leur montrer le vrai visage d'une femme en guerre. J'ai eu de la chance qu'elles acceptent de me confier leur vie intime, leur guerre intérieure, une dimension qu'on oublie souvent quand on parle de guerre.

Du point de vue classique, c'est-à-dire du point de vue masculin, on partage les victoires et les bénéfices des opérations, on célèbre le courage de tel ou tel soldat... Je trouve que le vrai courage, c'est de trouver la force de continuer son chemin en surmontant sa douleur personnelle, qui hantera chaque héroïne toute leur vie. C'est l'aspect qui m'intéressait le plus dans mon investigation. La vulnérabilité est souvent considérée comme une faiblesse. Ces femmes prouvent le contraire.

Votre film se termine sur les mots « à ce jour la guerre n'est pas terminée ». A posteriori, avec l'élargissement de la guerre à l'ensemble du pays aujourd'hui, votre film n'en montrait-il pas les prémises ?

Oui et non. Je dirais plutôt qu'il prédisait quelque chose de terrible, qu'il donnait l'alerte ! C'est glaçant, chaque fois que je revois le film, la fin me fait trembler. J'ai fini le montage en 2020 !

Le film soulève beaucoup de questions : aurait-on pu mieux gérer ce conflit meurtrier dans l'Est de l'Ukraine ? La guerre d'aujourd'hui touche le monde entier, aurait-on pu éviter cela ? Il témoigne aussi du courage des femmes, de leurs rêves, leurs peurs, leurs espoirs, qui sont aujourd'hui partagés par la majorité du peuple ukrainien. Enfin, il rappelle qu'alors que des gens mouraient tous les jours, rien n'a été fait pour interrompre la guerre fantôme de 2014-2021. Mon film aussi, à un moment, est devenu un fantôme : tout le monde en parlait mais personne ne l'avait vu. Jusqu'au 24 février, avec la première parisienne au cinéma Silencio des Prés, qui a fait un triomphe.

Votre objectif était de montrer la vie de femmes engagées sur le front au quotidien. A travers les portraits de Lera, Elena et Ira, vous dites avoir reçu bien d'avantage. Quoi ?

Ce qu'était leur guerre. Grâce à leurs confidences, j'ai pu mesurer le niveau de leur conflit intérieur. Je voulais découvrir ce qui pousse à choisir de s'engager dans une guerre et ce qu'est être une femme sur le front quand vous êtes à peine officiellement reconnues par le gouvernement. En plus d'avoir le courage de monter au front, il faut encore prouver aux autres que vous êtes capable de faire ce métier, sans jamais laisser voir votre peur. Ces femmes m'ont montré ce qu'est la vie à proximité de la mort. Comment continuer à suivre son chemin malgré la douleur et les traumatismes profonds. Comment gérer sa haine et toujours pouvoir aimer. En faisant ce film, j'ai compris que la vie est plus forte que la mort. J'espère qu'il suscite l'espoir, à travers ces portraits intimes de femmes.

Les femmes arrivent et vivent sur le front souvent avec un bagage très lourd. Un amour perdu, des enfants restés à la maison. Elles ne laissent pas ce bagage derrière elles. C'est là, avec elles, dans un lieu de combat. Tout comme elles souhaitent « rester femmes ». Elles se maquillent, mettent du vernis à ongle. Elles voudraient pouvoir se doucher tous les jours... « Rester femmes » c'est rester humain dans un contexte qui ne l'est guère... Y parviennent-elles ?

Belle remarque... Rester humain en s'accrochant aux détails de la vie quotidienne, pour ne pas être tout à fait envahi par l'horreur de la guerre... Oui, je pense qu'elles y arrivent, mais c'est compliqué. Il y a l'épuisement qui finit par frapper. Elena (la Sorcière) m'a dit il y a quelques jours qu'elle était du côté de Bakhmut, où les combats sont acharnés en ce moment, et qu'il fallait tenir sinon on serait écrasé comme nation pour toujours. Elle a dit qu'il y avait des pertes en permanence, de proches ou de soldats inconnus. C'est dur, mais il ne faut jamais oublier de rester humain, physiquement et moralement. Et elles y arrivent, peut-être pas parfaitement, mais elles y arrivent.

On dit « même à la guerre, le déjeuner est servi à l'heure ». Évidemment c'est une blague, on

UN WEEK-END AL'EST

UN WEEK-END AL'EST

ne mange pas bien du tout au front (rations sèches), mais ça donne une idée : il faut garder la vie en ordre, malgré le stress permanent. On se durcit, on s'autorise moins d'émotions, sinon on ne tiendrait pas.

Le portrait d'Ira est bouleversant. Elle a été broyée par la guerre. Peut-on revenir d'une expérience comme la sienne ?

Elle prouve que oui. Le temps guérit mais aussi l'amour et le respect. Il faut faire un effort pour comprendre son regard d'aujourd'hui. Elle a une blessure visible et très grave - Ira a survécu par une chance inimaginable ! mais beaucoup de soldats reviennent avec des blessures invisibles... Je sais qu'après une longue rupture avec sa famille Ira a finalement rétabli sa relation avec sa mère. Il faut le temps... Je me répète : *la vie est plus forte que la mort*. Nous n'avons pas choisi de naître mais nous pouvons choisir comment nous vivons notre vie.

Savez-vous ce que sont devenues ces trois femmes ? Êtes-vous restée en contact avec elles ?

Oui, bien sûr ! Lera a un fils âgé de trois ans maintenant. Il l'a suppliée de ne pas retourner à la guerre, il était prêt à donner tous ses jouets en échange. Elle aide l'armée en travaillant bénévolement, par exemple en collectant de l'argent pour acheter des drones ou des voitures d'occasion qui seront envoyées au front.

Ira continue à enseigner à distance. Je ne sais pas où elle habite en ce moment.

Elena est toujours sur la ligne de front, avec son mari. Elle a fait évacuer son fils de Kharkiv. Sa fille s'est enrôlée dans l'armée à son tour...

Pouvez-vous nous dire quelques mots des conditions de tournage ? Vous avez frôlé la mort.

Rien n'était prévisible. Il y avait beaucoup d'attente. Tout d'abord il fallait expliquer qui nous étions. Lera pensait qu'en tant que journaliste je n'allais rester que quelques heures et repartir le tournage fini. J'ai passé des semaines avec elle. Puis il y a eu une étape de bizutage. Au front, il ne faut pas montrer qu'on a peur. On m'a testée de différentes manières. Le niveau d'adrénaline dépendait de qui était en face. Mais en général ils te font peur juste pour voir tes limites. J'ai passé le test. Lera m'a appelé *bro*, ce que j'ai considéré comme une acceptation. Mon équipe (le chef opérateur, l'ingénieur son et le directeur de production) a eu du mal à accéder à leur monde. Tout le monde était bienveillant mais, dans les premiers temps, c'est seulement moi qui ai pu filmer. Ce sont ces portraits intimes de femmes soldats qui font le film : elles m'ont permis d'accéder à leur vie intérieure et c'est ce que je cherchais. J'ai pu filmer les yeux de combattantes juste après le travail, vous comprenez ce que ça veut dire le *travail* ?

Au niveau de l'organisation, « Sorcière » m'a appelée à 7h du matin pour me dire qu'elle passait me chercher dans 5 minutes et que si je voulais me rendre sur le front avec elle, il fallait que je descende maintenant. Évidemment, nous avons eu l'autorisation officielle de tournage de la ministre de la Défense, mais on a souvent filmé illégalement. Les scènes de nuit, par exemple. Il n'y avait pas de journalistes sur le front après le coucher de soleil, car



c'est la nuit qu'ont lieu les attaques. Nous sommes restés, tout en ayant conscience du danger. Oui... Nous avons survécu à de graves bombardements. Une nuit, j'ai été blessée, les soldats nous évacuaient de la zone de combat en voiture et sans phares, on a eu un coup dur. J'ouvre les yeux et je vois le ciel. Je me suis dit qu'on était tombé sur une mine car je me suis réveillée dans le champ, à quinze mètres de la voiture. Je ne pouvais pas me lever. J'ai failli rester sur un fauteuil roulant. Mais j'ai eu de la chance !

Vous souhaitez aujourd'hui retourner en Ukraine pour tourner. Pourquoi ?

Après l'accident, le plus difficile a été de reprendre le tournage. Le corps a une mémoire physique. Quand je me suis de nouveau retrouvée sur la ligne de front, la peur de la mort m'est revenue aussitôt.

Je suis revenue à Kyiv au mois d'août 2022 pour voir ma famille. Ça a été un voyage très important. Je suis rentrée à Paris plutôt rassurée. J'ai l'impression qu'ici, à Paris, je m'inquiète davantage pour eux que là-bas. Il y avait souvent des sirènes. Je suis allée voir les villes à côté : Boutcha, Hostomel, Irpin. J'ai vu des paysages de l'horreur inimaginables. Le responsable de ça n'est certainement pas un être humain. J'en ai eu de la fièvre, le soir, après la visite... Pourtant, personne ne s'est plaint. Les gens, avec leur bagage de traumatismes, reprennent la vie, ils s'aiment, ils travaillent, ils élèvent les enfants et ils continuent de croire !

Au début de l'invasion, j'ai absolument tenu à me fixer à Kyiv pour servir d'interprète et accompagner les journalistes. Pourquoi ? Parce que c'était ma terre natale qui était agressée d'une si sale manière, tout ce que je voulais, c'était battre l'ennemi et protéger mes parents.

Mon film *Inner Wars* (qui est disponible sur *Arte.tv* et je remercie tout particulièrement Olivier Père et Fabrice Puchault pour l'attention qu'ils lui portent) m'a mise en danger de mort plusieurs fois pendant le tournage, mais c'est aussi le film qui m'a sauvée. Après la première parisienne au Silencio des Prés, qui a eu lieu le 24 février 2022, date que j'ai choisie parmi celles que ma gentiment proposées Arnaud Frisch, le directeur du cinéma, et qui marque aussi le début de l'invasion russe, j'ai reçu des demandes d'interviews pour la radio, la télévision, des journaux en France, en Ukraine. Chaque fois je me suis dit, ok, après celle-là je pars à Kyiv... Une jeune repéreuse de 24 ans qui travaillait pour *Fox News* a été tuée près de Kyiv. Me connaissant, je ne serais pas restée à l'abri. Si j'avais été là-bas, il est très peu probable que la chance aurait

été de nouveau de mon côté. Le film m'a obligée à rester ici. J'interviens toujours à la chaîne d'info *LCI*. Cette année, j'étais l'invitée d'honneur aux Fêtes de Jeanne d'Arc. Moi petite ukrainienne qui, entre folie et courage, s'est jetée dans le danger, qui, envahie par un sentiment d'injustice, a essayé de faire un film honnête et touchant que le monde ne verrait peut-être jamais, je me suis retrouvée à Orléans à prononcer un discours devant des personnalités et des milliers de gens. Aujourd'hui, je me sens légitime et plus utile quand je prend la parole et que j'aide les Ukrainiens par le biais de l'association Future for Ukraine que j'ai créée avec le producteur du film, Julien Berlan.

Vous filmez de longues plages silencieuses. Votre sujet se tait. Il se recueille dans un coin. Il s'isole. Que disent ces silences ? Pourquoi est-ce important de les montrer ?

« On ne se jette pas deux fois dans la même rivière », dit-on. De l'eau à la dimension du temps. On va mourir mais ce paysage va rester. Qui sait, quels gens vont vivre sur cette terre après ? À qui appartiendra le territoire ? À celui qui remportera la victoire, évidemment. Mais à qui ? À l'arrière-plan d'une séquence montrant Lera dans l'un de ces moments d'isolement, on aperçoit un groupe d'adolescents insoucients. Pour eux, la vie continue. Ce moment de solitude et de silence révèle l'irréversibilité de son choix : Lera elle est une combattante et c'est pour toujours.

À la guerre, vous ne pouvez que très rarement trouver un endroit pour être seul. Vous êtes tout le temps entouré par des inconnus dont votre vie dépend souvent. Cet endroit, ai-je trouvé à l'époque, a résonné parfaitement avec mon personnage, Lera.

INNER WARS (2021, 1h08)
de Masha Kondakova
27 NOV. 15H45
Christine Cinéma Club,
4 rue Christine Paris 6^e

IGOR MOSTOVOI, UN ENFANT DE MARIOUPOL

Igor Mostovoi est né à Marioupol en 1993, où il a fait ses premières classes musicales avant de poursuivre sa formation à Montréal et à Paris. Invité à nous parler de son présent et de l'Ukraine et à nous présenter le programme de son récital à la cathédrale Saint-Volodymyr-le-Grand, avec la pianiste Anastasia Rizikov, le jeune baryton-basse nous a répondu dans une lettre mesurée mais néanmoins vibrante d'émotions.

Je m'oppose fermement à la guerre culturelle que la Russie mène contre la culture et la langue de ma patrie depuis des siècles.

En tant qu'Ukrainien russophone, je m'oppose fermement à la propagande russe qui diffuse de fausses nouvelles sur la suppression des droits et libertés des Ukrainiens russophones, alors que l'armée russe a complètement détruit ma ville natale, principalement russophone, et a tué tant de personnes, ces mêmes personnes qu'elle prétendait protéger.

En France comme auprès d'un ami

Après y avoir vécu les premiers jours de l'occupation russe, Igor Mostovoi a choisi de quitter Marioupol et de demeurer en France, qu'il connaît bien pour avoir intégré successivement depuis 2017 l'Opéra Studio de l'Opéra national du Rhin à Strasbourg et l'Opéra Studio de l'Opéra national de Lyon. Reconnaisant, il dit se sentir moins comme un réfugié que comme auprès d'un ami.

Ravel et les Chansons hébraïques

C'est d'ailleurs en signe de gratitude envers cet ami, à travers la musique de Ravel, que s'ouvrira ce récital construit autour de l'identité d'Odessa : *le choix des compositeurs et la thématique des chansons sont liés à son multiculturalisme et au chemin historique qui a fait d'Odessa la ville que nous connaissons aujourd'hui*. Un cheminement où la France a eu son importance, rappelle Igor Mostovoi, et dont témoigne encore aujourd'hui la statue, devenue l'un des symboles d'Odessa, érigée en l'honneur de son premier gouverneur, le duc de Richelieu. En choisissant d'interpréter les *Chansons hébraïques*, il voulait aussi rappeler à quel point Odessa est étroitement liée à la culture juive. *Avec Ouman, Odessa détient le statut de ville possédant le plus grand patrimoine culturel juif d'Ukraine.*

Lysenko, Lyatoshynsky, Silvestrov

La suite du récital puise uniquement dans le répertoire ukrainien. En retenant des pièces de Mykola Lysenko, de Boris Lyatoshynsky et de Valentin Silvestrov, en qui il reconnaît une nette filiation, Igor Mostovoi avait à cœur de souligner l'apport extraordinaire de ces compositeurs dans la reconnaissance et la constitution d'un répertoire ukrainien. Répertoire qui s'est constitué à force de pugnacité, car pendant la très longue période soviétique, la musique, comme l'ensemble des productions intellectuelles et artistiques, est soumise à un minutieux

contrôle et n'est admise que si elle glorifie l'empire. Il faut être têtu et rebelle pour composer de la musique ukrainienne. *Le choix délibéré de ces compositeurs se veut une déclaration personnelle de résistance à l'oppression de la culture ukrainienne par la Russie impériale, l'Union soviétique et la Fédération de Russie moderne*, écrit Igor Mostovoi, qui déclare par ailleurs soutenir toutes les initiatives visant à rendre à l'Ukraine ce qui lui appartient, citant l'exemple du Conservatoire national de Kyiv, débaptisé au profit de Piotr Tchaïkovski, à qui les Ukrainiens souhaitent redonner le nom de Conservatoire Boris Lyatoshynsky. *Donner aux rues et aux institutions le nom de personnes qui ont contribué à préserver la culture et résisté à l'oppression transmet un message fort au peuple ukrainien, en particulier en ces temps sombres.*

Mykola Lysenko (Hrynky, 1842 – Kyiv 1912) a laissé derrière lui des opéras, des pièces pour piano, des compositions basées sur les poèmes de Taras Chevtchenko et des arrangements de chants populaires ukrainiens, *de vrais diamants du patrimoine musical ukrainien*. Pendant ses études à l'Université de Kyiv, Lysenko effectue un véritable travail d'éthnomusicologie, collectant et classant quelque cinq cents chansons ukrainiennes traditionnelles recueillies auprès de kozbars, chanteurs et musiciens itinérants. C'est au Conservatoire de Leipzig, où il étudie, qu'il prend conscience de son appartenance et de la reconnaissance nécessaire d'une musique ukrainienne. De retour à Kyiv, il se cogne cependant à la Société musicale impériale russe : son approche est trop libre, trop personnelle et bien trop ukrainophile. Intransigeant, Lysenko durcit ses positions : il ne composera aucune œuvre en langue russe, ni n'autorisera aucune traduction de ses travaux en russe. Même Tchaïkovski, qui voulait monter son *Taras Boulbas* à Moscou, ne put obtenir son accord : l'opéra serait joué en ukrainien, ou ne serait pas joué.

Profondément influencé par les travaux et la personnalité de Mykola Lysenko, Boris Lyatoshynsky (Zhitomir, 1895 – Kyiv, 1968) a poursuivi son œuvre de valorisation de la musique et de la poésie nationales. *L'un des célèbres poèmes mis en musique par Lyatoshynsky, « Yak bi meni ne tynochky » (« Si seulement je n'avais pas ces clôtures sur mon chemin ») sera interprété lors de notre concert. À juste titre appelé le « génie méconnu de la musique », Lyatoshynsky a composé de nombreuses œuvres majeures du répertoire musical ukrainien.*

Années 1960, l'un des élèves de Boris Lyatoshynsky, un certain Valentin Silvestrov, jeune compositeur né en 1937, se voit exclu de l'Union des compositeurs soviétiques (la nouvelle Société musicale impériale russe). Malgré la censure et une interdiction de voyager, il est très tôt remarqué à l'étranger, au point qu'on finit par accorder un peu plus de liberté à ce compositeur qui contribue in fine au rayonnement de l'URSS. Récupération dont Silvestrov n'a que faire : il revendique sa liberté créatrice en s'en prenant au conservatisme borné de l'Union. Il s'oppose à grand bruit à l'intervention armée en Tchécoslovaquie,

qui connaît son Printemps de Prague, parti-pris pour la liberté qu'il affirmera de nouveau plus tard, en se rendant plusieurs fois sur le Maidan. Refusant de composer avec le régime, l'Union ou le « ghetto » de l'avant-garde, dont il s'éloigne rapidement, préférant composer avec le silence, Silvestrov, que Mostovoi considère comme *un génie vivant de la musique classique ukrainienne moderne*, construira une œuvre très personnelle. Depuis la fin des années 1980, il est joué dans le monde entier. Y compris en Ukraine et en Russie... À 85 ans, Valentin Silvestrov compose toujours, depuis Berlin où il a dû se réfugier. Il doit, pour la première fois de son existence, donner un son à l'exil.

Chansons ukrainiennes

Mais revenons à notre récital, à la cathédrale Saint-Vlodymyr-le-Grand, qui jouxte le square Taras Chevtchenko. Nous en sommes à la deuxième partie du concert, dédiée à la chanson ukrainienne. À propos des chansons arrangées par Eytan Pessen, pianiste moderne et spécialiste de l'opéra né en Israël, Igor Mostovoi explique *que chaque chanson montre le lien fort entre les cultures juive et ukrainienne. Cela s'entend si vous comparez, par exemple, la chanson ukrainienne « Il y a une haute montagne » et la chanson juive de Mordechai Gebirtig « Shlof shoyrn mayn kind ». Il y a des ressemblances du point de vue mélodique, dans les harmonies et la structure des chansons.*

Konstantin Dankevich, qui est né et a étudié la musique à Odessa, a été choisi pour clore le concert. Celui qui, pour Igor Mostovoi, *représente, avec son style unique, le meilleur de la culture ukrainienne*, au même titre que Lysenko, Lyatoshynsky et Silvestrov, a produit de nombreux chefs-d'œuvre, dont les opéras *Nazar Stodolya* et *Bohdan Khmelnytskyi*, des arrangements de mélodies et de chansons populaires ukrainiennes, des ballets et des symphonies. *Vous entendrez les chansons composées par Dankevich sur les mots d'Ivan Franko, l'un des plus grands écrivains et poètes d'Ukraine, ainsi que le monologue de Bohdan Khmelnytskyi, deux pièces pour terminer ce concert sur une note d'espoir et de victoire, dont l'Ukraine a tant besoin aujourd'hui.*

Une note d'espoir que nous retrouvons dans la voix d'Igor Mostovoi, à qui nous laissons les derniers mots : *Je crois en la victoire de mon pays et en un avenir de liberté, où les artistes ukrainiens, comme le peuple ukrainien, seront libres de partager leurs pensées et leur art sans craindre d'être réprimés. Mon pays a toujours été une terre d'accueil et a vécu en paix sans la moindre ambition de s'en prendre à nos voisins ou à quelque pays que ce soit. L'Ukraine a toujours su défendre ses valeurs. Elle s'est toujours battue pour la liberté d'expression, la liberté de pensée, le respect entre cultures, entre religions, fière de son identité multiple, de son énergie accueillante, de son pouvoir créatif. Ces valeurs sont naturelles à mon pays, elles l'ont été de tout mon vivant.*

RAID ARTISTIQUE

LES TRAVAUX RÉCENTS DE IGOR GUSEV

DU 23 AU 28 NOV.
Librairie galerie Métamorphoses, 17 rue Jacob 6*

Chaque jour, depuis le 24 février dernier, début de la guerre, l'artiste a conçu une œuvre : des concentrés d'humour, de mythologie, de folklore et d'histoire de l'art, auxquels viennent s'ajouter les problématiques et les questions liées à une actualité brûlante. Les œuvres d'Igor Gusev combinent peinture, photographie, arts graphiques et vidéo, sans oublier matériaux dénichés au marché aux puces. Igor Gusev vit et travaille à Odessa.



Il est des moments de l'Histoire où l'attention de l'humanité est tournée vers certains pays. Il ne fait pas de doute qu'aujourd'hui il s'agit de l'Ukraine et de la Russie.

En tant qu'Ukrainien, je décrirais la Russie contemporaine comme un royaume de miroirs distordants, où le noir s'appelle blanc et où le mal signifie le bien et vice versa. Il se trouve que la majorité des citoyens russes, quel que soit leur degré de compréhension, est dépourvue de raisonnement logique. Par conséquent, il est pratiquement impossible de leur expliquer la relation de cause à effet. Ils forment, dans l'espace post-soviétique, le peuple des « Vatniks » (du russe *vata*, signifiant *coton*).

Il existe des preuves qu'au lieu d'un cerveau, leur tête contient une petite quantité de coton (certains en ont une grosse quantité cependant). Les Vatniks sont persuadés que les sanctions imposées au pays envahisseur par nos amis occidentaux ne leur rapporteront que du bien et contribuera au développement de leur économie. (Ce genre d'idéalisation a des racines anciennes. « Chez nous, c'est mieux » – était l'une des phrases les plus typiques au temps de l'Union soviétique, le plus grand fabricant de copies au niveau industriel).

Le cours de l'industrialisation en Russie repose depuis longtemps sur la substitution des importations. Quelle qu'elle puisse être, cette substitution possédait incontestablement un caractère sacré. Ceci est confirmé, entre autres, par les études sur l'intelligence artificielle auxquelles j'ai décidé d'avoir recours pour la réalisation de ce projet.

CONCERT EXCEPTIONNEL DE CLÔTURE

L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DES JEUNES D'UKRAINE / YSOU



Il ne faut pas laisser le silence l'emporter. La musique doit continuer. Le premier jour de l'agression sur l'Ukraine, j'étais en train d'enregistrer la Symphonie du Nouveau monde de Dvorak. Et en dirigeant, j'ai vu les images de ma patrie. Le monde nouveau ne peut advenir que si on est prêts à lutter pour, si on est prêts à s'opposer à cette violence et être solidaires pour la liberté en Europe. — Oksana Lyniv

Soixante musiciens de l'Orchestre symphonique des jeunes d'Ukraine / YsOU font résonner le cœur de l'Ukraine dans un concert d'exception au Théâtre du Châtelet. Une première mondiale pour *Odessa Rhapsody*, composée par Evgeni Orkin pour Oksana Lyniv et son orchestre.

Théâtre du Châtelet, 1 Place du Châtelet Paris 1^{er}
Placement libre, Tarifs 20€ / Jeunes 10€
Réservations sur chatelet.com
01 40 28 28 40

SOUS LA DIRECTION D'OXSANA LYNIV ET NATALIIA STETS

28 NOV. 20H THÉÂTRE DU CHÂTELET



POUR ÊTRE TENU AU COURANT DE TOUS
NOS ÉVÉNEMENTS, INSCRIVEZ-VOUS
À NOTRE NEWSLETTER.

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK ET INSTAGRAM
CONTACT@WEEKENDALEST.COM

[HTTP://WEEKENDALEST.COM/](http://WEEKENDALEST.COM/)

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

p. 2 : *Odessa 2015-2019* (Gost Books, 2022) © Yelena Yemchuk
p. 3 : Ilya Kaminsky © Cybele Knowles, 2013,
courtesy of The University of Arizona Poetry Center
p. 4 : « Citizens of Kyiv » © Alexander Chekmenev
pour le *New-York Times* ; portrait du photographe
p. 5 : La compagne et la belle-fille de Chekmenev abritées dans
la chambre noire du photographe pendant les bombardements
sur Kyiv © Alexander Chekmenev

p. 6 : Marioupol © CNN

pp. 8-9 : *Inner Wars* © Masha Kondakova

p. 10 : Igor Mostovoi © DR

p. 12 : Orchestre symphonique des jeunes d'Ukraine / YsOU

© Serhiy Horobets

Rédactrice : Suzanne Côté

Graphiste : © Frédéric Rauzy

Illustration de couverture : © Daria Filippova

